



(Illustrations par Edmond-J. Massicotte.)

IV

CONCLUSION



Le lendemain du jour où vous avez vu les quatre amis rassemblés dans la chambre d'Horace pour délibérer sur la manière de passer la soirée, si vous aviez pu jeter un regard furtif dans cette chambre, vous l'auriez trouvée dans un état des plus déplorable.

Un faible rayon de lumière pénétrant obliquement à travers les rideaux sombres de la fenêtre permettait à peine de distinguer dans la demi-obscureté, le désordre qui régnait dans l'appartement et qui n'était certainement pas un effet de l'art. Pantalons, chemises, chaussettes gisaient pêle-mêle sur le plancher.

Dans le fond, sur le lit, reposaient sous de paisibles couvertures, deux corps étendus et immobiles. C'étaient Horace et Jacques qui, réparant leur perte de sommeil de la veille, dormaient encore profondément.

Au point du jour, à leur arrivée dans la chambre du premier, après leur copieux et gai souper, ils s'étaient débarrassés à la hâte de leurs vêtements, les jetant ici et là, au hasard ; et s'étaient mis immédiatement au lit. Ils avaient joui d'un sommeil ininterrompu jusqu'à l'instant où nous jetons un coup d'œil indiscret dans l'intérieur de la pièce.

Enfin, l'un des dormeurs remua et s'étira longuement ; il se frotta ensuite les yeux et dit à son compagnon :

— Dors-tu, Jacques ?

— Oui, répondit l'autre.

— C'est bien. Quand tu seras réveillé, tu te lèveras.

En disant cela, il saute à bas du lit et regarde à sa montre.

— Onze heures, dit-il, je crois que tu ferais mieux de te lever tout de suite, nous avons juste le temps de nous habiller et d'aller faire une petite marche d'appétit avant midi.

Jacques s'étira, bâilla et se frotta les yeux à son tour.

Horace avait écarté le rideau de la fenêtre et avait passé un pantalon quelconque qui s'était trouvé à portée de sa main. Jacques passa à son tour le sien et se dirigea vers la table pour prendre un verre qu'il venait d'y apercevoir. Il s'arrêta tout à coup en chemin et, les yeux fixés sur ce meuble, il semblait absorbé dans des réflexions profondes.

Horace, qui s'était assis sur le bord du lit pour mettre ses bottines, remarqua cette attitude sans pouvoir la comprendre et demanda à Jacques qu'est-ce qu'il regardait ainsi.

— Ne trouves-tu pas, répondit celui-ci, que cette table présente un aspect intéressant ?

— Non, qu'a-t-elle de particulier ?

— Regarde comme ces objets y sont disposés d'une manière bizarre.

Horace se mit à considérer avec plus d'attention ce qui avait ainsi frappé son ami.

Deux livres, l'un de Voltaire et l'autre de Flammion, un chapelet, un verre de bière à demi vidé, une pipe, une cigarette à moitié brûlée, de la menue monnaie, un passe-partout et deux cannes se croisant comme deux fleurets engagés, formaient, en effet, un assemblage assez pittoresque par la variété des objets réunis et par le contraste qu'ils représentaient, disposés qu'ils étaient d'une manière telle que l'art n'aurait pu en égaler la vérité. Il y avait là un joli sujet de tableau, tout un poème de jeunesse, tout une révélation de

cette vie de bohème telle que Murger l'a si bien racontée.

Les livres témoignaient des habitudes studieuses et des goûts littéraires de ceux qui habitaient ou fréquentaient ce lieu ; le verre unique et à demi vidé révélait la communauté et la satiété, les deux cannes et le passe-partout indiquaient assez clairement que quelqu'un était entré la veille à une heure indue, et les quelques pièces blanches qui avaient été sauvées du naufrage semblaient être un reproche pour ceux dont la prodigalité avait été cause qu'un si grand nombre de leurs compagnes avaient sombré dans l'agitation du soir précédent ; tandis que le chapelet, dernier vestige des sentiments religieux dans lesquels les viveurs avaient été élevés, était là comme pour leur rappeler en ce moment le temps d'innocence et de paix de leur enfance, maintenant envolé pour toujours.

— Comprends-tu, dit Jacques quand il vit son compagnon sourire.

— Oui, c'est en effet d'une disposition assez poétique. Il ne manque qu'une Musette pour que l'illusion soit complète et que je me croie un véritable bohème.

— La gorge me brûle, veux-tu boire ? demanda Jacques en prenant le verre.

Horace était distrait et n'entendit pas. Tout en terminant sa toilette, il laissait sa pensée errer loin, bien loin, dans les nuages.

Jacques mit sa lèvres sur le bord du verre et fit une horrible grimace. Il en jeta le contenu et le rempli d'une eau fraîche qu'il but d'un trait. Il ouvrit ensuite le carreau de la fenêtre et respira l'air à pleins poumons.

Quand leur toilette fut terminée, les deux amis, qui sentaient le besoin de se remettre, se hâtèrent de sortir.

Dès qu'ils furent dehors, ils respirèrent avec volupté l'air pur de cette froide journée de décembre et se sentirent envahir par un sentiment de bien-être indéfinissable.

Ils se dirigèrent d'un commun accord vers la rue Saint-Denis, qu'ils montèrent dans la direction de la rue Sherbrooke.

C'était leur itinéraire accoutumé. Depuis des années, il avaient pour habitude, quand le temps était beau ou qu'ils se sentaient portés à la causerie, de suivre cette route de préférence à toute autre, dissertant sur la littérature, les étoiles ou l'infini. D'autres fois, la conversation prenait un caractère plus intime ; ils se racontaient leurs amours passées, ils parlaient de leur situation présente ou se faisaient part de leurs rêves d'avenir.



Il fit une horrible grimace

Et ils allaient ainsi, sans se rendre compte de la distance parcourue, et quand tout à coup ils s'apercevaient qu'ils avaient franchi depuis longtemps les limites de la ville, ils revenaient sur leurs pas par le même chemin sans interrompre autrement la conversation commencée.

Que de confidences ne s'étaient-ils pas faites ainsi, le dimanche après-midi, quand souriait le soleil resplendissant, ou le soir sous le regard mystérieux des astres constellant un ciel pur et serein !

C'est alors qu'ils pouvaient apprécier le bonheur d'avoir sur terre quelqu'un qui sait nous comprendre

et à qui on peut révéler les pensées les plus secrètes de notre âme sans crainte d'être trahi.

Ce matin-là, cependant, ils ne se sentaient pas enclins à la conversation et marchaient sans se parler ou presque.

Comme ils arrivaient à la rue Sherbrooke, ils faillirent se heurter à deux jeunes filles qui, venant de l'Ouest, tournaient le coin pour descendre la rue Saint-Denis. Ils reconnurent, avec surprise, leurs amies de l'Opéra.

Ils s'arrêtèrent pour leur dire quelques mots. Le regard persistant de l'une et le sourire un peu moqueur de l'autre leur remit en mémoire leur mésaventure de la veille.



Ils reconnurent leurs amis de l'Opéra

Après avoir échangé quelques phrases banales, la certitude qu'ils avaient qu'ils devaient porter sur leur figure des marques non équivoques des fatigues causées par les vapeurs du Bourgogne et la fumée des "El Padre," ils les quittèrent discrètement et continuèrent leur marche, afin que, sous l'action de cet exercice salutaire, les indices révélateurs que portait leur physionomie pussent disparaître tout à fait.

Un bon et substantiel déjeuner qu'ils prirent à leur retour acheva de les remettre complètement.

Quant aux deux autres, je me contenterai de dire qu'Arthur dormit toute cette journée-là et que Louis se plaignit du mal de tête pendant deux jours.

C'est ainsi que se termina cette soirée de gala, qui prouva une fois de plus la vérité du proverbe qui dit qu'on n'a jamais de plaisir sans peine, et laissa dans l'esprit de chacun le souvenir impérissable du vingt-cinquième anniversaire de la naissance d'Arthur.

Tous ces détails, qui m'ont été communiqués par les quatre héros eux-mêmes, m'ont paru fort intéressants et j'ai cra que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ pourraient penser comme moi. C'est pour eux que je les ai recueillis. J'espère au moins avoir réussi à ne pas trop les ennuyer.

Joseph Genest

FIN

Le peuple en révolte, c'est la mer qui, dans ses colères, peut escalader les rochers, mais qui n'y reste pas. — AEBÈNE HOUSSEY.

Un homme est celui qui dit : "Voilà ce que je suis" et non celui qui dit : "Mon père a été ceci ou cela."